**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée
**Band:** 2 (1880)
**Heft:** 9

**Artikel:** Les mines de diamants au sud de l'Afrique
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-131596

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

## LES MINES DE DIAMANTS AU SUD DE L'AFRIQUE

Dans un de nos précédents numéros nous avons parlé de la production de l'or en Afrique, et montré que ce continent peut, sans trop de désavantage, prendre place, comme producteur du précieux métal, à côté de l'Amérique et de l'Australie.

Aujourd'hui nous voulons parler des diamants, et nous constaterons que le continent africain tient à l'heure actuelle le premier rang parmi les pays diamantifères. En effet, les anciennes mines de Golconde et de Raolconda dans l'Hindoustan sont épuisées, celles de la province de Minas-Geraes dans le Brésil, découvertes au XVIII^me^ siècle, s'épuisent de plus en plus ; les gisements de l'Oural, signalés en 1829, n'ont rien produit ; enfin ceux de l'île de Bornéo sont trop peu connus pour qu'on puisse en tenir compte. On peut donc bien dire que les mines de diamants de l'Afrique australe sont actuellement les plus riches du monde.

Il y a longtemps, paraît-il, que l'on connaissait d'une manière vague l'existence de diamants dans l'Afrique australe. Les Cafres, les Bushmens s'en servaient non comme ornement, mais comme instrument pour percer leurs meules. On dit aussi qu'une carte du sud de l'Afrique, publiée en 1750, indiquait qu'il y avait des diamants dans le Griqualand, et que les Hollandais s'occupèrent des mines à une certaine époque ; mais, chose difficile à expliquer si ces faits sont exacts, les traditions concernant les pierres précieuses demeurèrent dans un complet oubli, et c'est seulement de 1867 que date la première découverte authentique du diamant. La première pierre trouvée pesait 24 carats (le carat vaut 0^gr^,205.) Un Boer, habitant près du fleuve Orange, la demanda à un jeune enfant qui s'en servait pour jouer. Elle passa à un troisième propriétaire de Colesberg, qui la vendit 12,500 fr. Dans les deux années qui suivirent on trouva encore quelques diamants le long des rivières, tandis que d'autres étaient apportés par des Cafres qui les possédaient peut-être depuis fort longtemps. C'est ainsi que le Boer de Colesberg, dont il vient d'être question, acheta à un nègre, pour le prix de 10,000 fr., une pierre brute du poids de 83 $^1/_2$ carats. Il la revendit 30,000 fr. On la nomme « l'Étoile de l'Afrique du Sud, » par analogie avec le magnifique diamant appelé « l'Étoile du Sud » (257 carats) trouvé au Brésil.

La nouvelle de la découverte des diamants coïncidait justement, pour le Pays du Cap, avec un moment de crise commerciale provoquée par la baisse des laines. Aussi se produisit-il un mouvement extraordinaire vers le Vaal, affluent de l'Orange, sur les bords duquel on avait trouvé

les premières pierres. Ce furent surtout les sables des rivières que l'on exploita, et par suite les mines s'appelèrent tout d'abord « river diggings. » La station missionnaire de Pniel vit arriver, en trois mois, plus de 5000 mineurs.

Vers la fin de 1870, près de la ferme Du Toit's Pan, située loin de toute rivière, on découvrit aussi des diamants. Aussitôt la plupart des mineurs abandonnèrent les « river diggings » qui avaient produit jusqu'alors 7 $^1/_2$ millions de fr., pour les « dry diggings. »

D'après des géologues autorisés, ces derniers gisements renferment un minerai composé de boue serpentineuse, matière éruptive qui aurait été projetée sur plusieurs points voisins du cours du Vaal. C'est dans l'intérieur de la cheminée d'éruption qu'a lieu l'exploitation. Dans aucune des autres stations diamantifères du monde on n'a constaté jusqu'à présent un phénomène analogue.

Une Compagnie se constitue sous le nom de « London and South Africa Company. » Puis les découvertes se succèdent à courts intervalles. En mars 1871 on trouve le gisement de Bultfontein, où se forme la « Hope-Town Diamond Company ; » très peu de temps après celui de « Old de Beer's, » à 3 kilomètres au N.-E. de Du Toit's Pan ; enfin, au mois de juillet, celui de Kimberley. Dès le début, ce dernier parut beaucoup plus riche que les précédents et il a conservé cette supériorité.

Il faut bien dire, du reste, qu'à côté des mineurs heureux, découvrant après peu de recherches de gros diamants, il y avait une foule de gens qui, malgré les plus grands efforts, trouvaient à peine de quoi vivre ; la trouvaille de quelques petits diamants de peu d'importance ne rémunérait pas le mineur, qui devait payer une « licence de chercheur » et à côté de cela de très lourds impôts. Si l'on ajoute que la vie était très chère dans le Griqua Land West, que l'on ne pouvait y vendre les diamants que passablement au-dessous de leur valeur réelle, et qu'enfin il y eut, peu après la découverte, une baisse considérable sur le prix des pierres, on verra que la position des mineurs n'était pas brillante, et l'on comprendra ceux d'entre eux qui, dès qu'ils eurent à grand'peine amassé un petit pécule, l'employèrent à s'acheter un troupeau de moutons. De chercheurs ils devenaient fermiers, ce qui était souvent beaucoup plus lucratif. D'après un auteur très compétent, on ne saurait citer un individu sur mille qui ait fait véritablement fortune en trouvant des diamants, ni même un sur cent qui ait assez gagné pour payer la main d'œuvre. Mais peut-être cet auteur exagère-t-il, car il compte lui-même au nombre des mineurs malheureux.

Cependant il y a des gens que rien ne décourage, et il s'en trouve chaque année qui, comptant sur quelque coup de fortune, s'en vont dans les plaines de sable à la recherche de nouvelles mines. Jusqu'à présent ces efforts audacieux n'ont abouti que dans une très faible mesure. On n'a trouvé que deux nouveaux gisements d'une importance minime, ceux de Jagersfontein et de Coffeefontein, le premier à 116, le second à 50 kilomètres à l'est de Kimberley. Ils appartiennent à la République du fleuve Orange. Quant aux autres, déjà cités, ils font partie des possessions anglaises; on prétend qu'au début ils faisaient partie du territoire de la République du fleuve Orange, mais les limites de cet État n'ont jamais été bien fixées de ce côté. Du reste l'autorité n'y était pas assez forte pour pouvoir assurer la tranquillité et le respect des lois dans les « Champs de Diamants » (Diamonds Fields.) Aussi les mineurs eux-mêmes demandèrent-ils à l'Angleterre d'annexer le Griqua Land West au Pays du Cap. Le gouvernement britannique y consentit et envoya en 1872 un gouverneur pour établir l'ordre, qui du reste n'a guère été troublé depuis cette époque.

La mine de Kimberley, la plus importante de toutes par sa richesse, a, d'après M. l'ingénieur Maurice Chaper, une surface de 41,000 mètres carrés. Elle compte 431 claims ou lots de terre à diamants, d'une valeur totale dépassant 40 millions de francs. La surface d'un claim est un peu inférieure à 100 mètres carrés. La profondeur de la fouille était, en juillet 1879, d'environ 100 mètres.

Le gisement de Old de Beer's est très irrégulièrement travaillé. La profondeur est des plus variables. En juin 1879 l'activité de l'exploitation paraissait plutôt se ralentir. L'obligation d'avoir à enlever de fortes épaisseurs de matières stériles avant d'atteindre le minerai, effrayait les propriétaires des claims.

Des quatre gîtes exploités celui de Du Toit's Pan est bien le plus vaste. La délimitation n'en est pas encore parfaite sur tout le contour. La division en claims y est beaucoup moins régulière que dans les trois autres mines. Beaucoup de claims n'ont jamais été travaillés. L'exploitation est concentrée sur quatre points principaux. Le prix d'un claim y est énorme ; vers 1872 il atteignit 60,000 fr. La surface de la mine de de Bultfontein est à peu près celle d'une ellipse, dont les axes auraient respectivement 340 et 390 mètres. La superficie est d'environ 10 hectares, divisés en un millier de claims. La mine est peu profonde.

L'exploitation des « river diggings » était chose très facile. Il n'y avait qu'à recueillir le sable, le gravier, qui se trouve soit au fond des

rivières, soit sur leurs bords, et à le laver. Pour cela on mettait ce sable avec de l'eau dans un vase ; un homme versait le contenu dans les mains d'un autre qui arrêtait entre ses doigts tous les cailloux lui paraissant être des diamants. Beaucoup plus compliquée au contraire est l'extraction du diamant des « dry diggings. » La division en claims une fois faite, il faut creuser le sol, et quand on a extrait le minerai ou terre diamantifère, on le broie quelque peu, après quoi commence le lavage, mais celui-ci ne se fait pas comme pour les « river diggings; » il a lieu au moyen de machines à vapeur, de telle sorte que l'opération est beaucoup plus rapide. Cependant il ne faut pas oublier que l'emploi des machines a aussi des inconvénients, dans un pays comme le Griqua Land West où, le bois et la houille faisant presque complètement défaut, il faut faire venir le bois à grands frais de la République du fleuve Orange, en attendant qu'un chemin de fer relie Kimberley soit avec Beaufort soit avec Port-Elisabeth. D'autre part la rareté de l'eau, dans les « dry diggings » situés à plusieurs dizaines de kilomètres des rivières, rend l'exploitation plus difficile. Il faut aussi faire remarquer que, par suite d'une précipitation trop grande au début et du peu de réglementation des mines, celles-ci sont loin de présenter les conditions exigées dans un gisement houiller par exemple. Chaque mineur creuse son claim sans se soucier du claim voisin, et il arrive bientôt que les parois de la mine, insuffisamment étayées, s'éboulent en causant des malheurs irréparables. C'est pour cela que la proportion des mineurs tués chaque année est relativement considérable. A tous ces embarras du chercheur, il faut encore ajouter le risque d'être volé par les ouvriers nègres; ceux-ci, en effet, dérobent un très grand nombre de gros diamants. On calcule que la proportion de diamants volés par rapport aux diamants retirés est de 25 °/₀ à Kimberley, de 30 ou 40 °/₀ à Du Toit's Pan.

On voit donc que la condition de mineur est loin d'être attrayante. Du reste le voyage est aussi fort difficile. On vient de Capetown ou de Port-Elisabeth en transportant ses bagages sur d'énormes chariots traînés par des bœufs; la première de ces voies est peut-être la plus facile. Malgré toutes ces difficultés, le mouvement vers les mines se continue toujours; l'extraction des diamants a lieu sur une échelle de plus en plus grande, et la ville de Capetown peut dès aujourd'hui disputer à Rio-de-Janeiro le titre de marché des diamants bruts, que seule cette dernière ville a porté pendant plus d'un siècle.